

vase jusqu'aux genoux, tirait de toutes ses forces, sans pouvoir la dégager, une brouette encore plus embourbée que lui. Il jurait en véritable charretier embourbé, lorsqu'il aperçut, à quelque distance derrière lui, l'empereur accompagné de Berthier. Aussitôt il se mit à chanter d'un ton sentimental le rondeau d'un opéra-comique alors fort en vogue à Paris, et qui finissait ainsi :

« Vous qui protégez les amours,  
Venez, venez à mon secours. »

Napoléon ne put s'empêcher de sourire ; il fit signe au soldat de venir à lui. Celui-ci accourut en passant coquettement ses doigts dans ses cheveux pour se donner un air présentable.

— Ah ! ah ! M. le troubadour, de quel pays êtes-vous ? lui demanda-t-il.

— De Paris, sire.

— Je l'aurais parié. Vous êtes dans ma garde, à ce que je vois : dans quel régiment et depuis quand ?

— Dans le premier de grenadiers, et, sire, depuis que vous êtes empereur.

— En ce cas, jeune homme, il y a trop peu de temps pour que je vous fasse sous-officier, n'est-ce pas ?

— Sire, Votre Majesté en a cependant le droit ; elle a même celui de me faire officier.

— Le croyez-vous ?

— Parole d'honneur, sire, reprit le soldat avec un sérieux imperturbable et en portant le revers de la main à son front.

— Eh bien ! moi, je n'en suis pas certain, répliqua l'empereur en lui rendant ironiquement son salut par un léger signe de tête ; mais conduisez-vous bien, ne faites pas tant de rouades, et je vous ferai nommer sergent l'année prochaine ; après cela, si vous avez de l'ambition et que vous vouliez l'épaulette, c'est sur le champ de bataille que vous la trouverez ; c'est là que j'ai ramassé les miennes, moi ! je ne vois pas pourquoi je vous favoriserais plus qu'on ne m'a favorisé jadis.

— C'est juste, fit le soldat avec un geste de conviction. Cependant, sire, vous n'avez pas trop à vous plaindre.

— Je ne me plains pas trop non plus. Berthier, ajouta Napoléon en s'adressant au major général, prenez le nom de ce jeune homme ; vous lui ferez donner cinquante francs pour faire nettoyer son pantalon.

Puis, se retournant du côté de son protégé, il reprit avec un demi-sourire :

— Êtes-vous content, M. le Parisien ?

— Très-content, sire, répondit le jeune soldat en saluant à la manière des gens de monde.

Et Napoléon continua tranquillement sa promenade au bruit des acclamations que poussaient les travailleurs accourus sur son passage.

Ce fut pendant ce séjour de l'empereur à Boulogne que l'on vit s'achever, comme par enchantement, tous les établissements maritimes d'un grand port. On forma des magasins, on amassa des munitions. Jamais tête humaine ne conçut de projets si vastes, et surtout n'en fit marcher simultanément les différentes parties avec tant d'activité, d'ensemble et de précision. On construisit les bâtiments en même temps qu'on fonda l'artillerie, qu'on fila les cordages, qu'on tissa les voiles.

Napoléon avait fait louer l'année précédente, à une demi-lieue de la mer, un petit château appelé le *Pont de Briques*, qui se trouvait sur la route de Paris. Il avait fait faire de nombreuses réparations à cette habitation. Dans les travaux de terrassement que l'on exécuta alentour, on trouva quelques médailles de Guillaume le Conquérant, et l'on découvrit, un peu plus loin vers le rivage, les restes d'un ancien camp de César et une hache romaine. Napoléon, toujours superstitieux, tira un heureux présage de cette trouvaille, et ordonna qu'on élevât à cette place la baraque qu'il devait habiter, destinant le château à l'établissement du quartier général.

Cette baraque, construite par M. Sordi, ingénieur en chef, était en planches comme les baraques d'un champ de foire, avec cette différence, cependant, que les planches étaient soigneusement jointées au dehors, et artistement peintes au dedans. Elle avait en outre l'avantage de pouvoir se démonter et se remonter en une heure de temps, de sorte que Napoléon eût pu, à volonté, la faire charger sur une charrette pour la transporter ailleurs. Quant à sa forme, elle ressemblait à un carré long. Un grillage en bois régnait tout au tour. Elle était éclairée de jour par huit fenêtres latérales, et de nuit par des réverbères placés à dix pieds de distance les uns des autres. La pièce principale était au milieu ; elle servait de salle de conseil et faisait face à la mer. On y voyait une grande table ovale, recouverte d'un tapis de drap vert uni, avec un modeste fauteuil à bras pour l'empereur. Sur cette table étaient une demi-douzaine de flambeaux de cuivre doré garnis de bougies, du papier de toute dimension, une écriture et une poudrière en bronze, avec quelques plumes taillées et jetées çà et là. Une immense carte des côtes de la Manche était suspendue en face de la fenêtre. Tel était le mobilier de cette salle principale où Napoléon seul pouvait s'asseoir. Ses maréchaux, ses amiraux, ses généraux se tenaient debout devant lui, lorsqu'ils étaient appelés à des conseils, qui duraient quelquefois deux ou trois heures, et n'avaient d'autre appui, pour se reposer, que la poignée de leur sabre. À droite de cette pièce était la chambre à coucher de l'empereur, fermée seulement par une petite porte vitrée. Là se trouvait un petit lit en fer de trois pieds de large, entouré d'un rideau en florence vert, fixé au plafond par un grand anneau. Sur ce lit, deux matelas et un sommier de crin, avec un traversin très-haut et très-dur. Il n'y avait pas d'oreiller. Napoléon ne s'en servit jamais qu'à Sainte-Hélène, encore l'usage lui en fut-il ordonné par Antomarchi, son médecin, et seulement quelques jours avant sa mort. Deux couvertures avec un couvre-pied piqué et orné garnissaient ce lit, devant lequel était placées deux chaises de paille, l'une au pied, l'autre à la tête. À la croisée et à la porte vitrée étaient adaptés des petits rideaux semblables à celui du lit. Devant la croisée, un télescope de cinq pieds de long sur quatorze pouces de diamètre, monté sur un pied d'aenjou. À côté du lit, à droite, une petite table recouverte d'une serviette blanche, sur laquelle étaient posés une cuvette et un pot à eau en vermeil, et quelques ustensiles de toilette d'une richesse et d'un travail exquis. Sur un tabouret, à gauche du lit, une petite cassette en forme de malle, dans laquelle était le linge de corps de l'empereur, avec un habillement complet ; au-dessus et accroché à une patère, un seul chapeau de rechange, déformé et usé, que Napoléon mettait de préférence lorsqu'il